

Lionel Laslaz  
26 août 2008

## **Geography wants you !**

Lionel Laslaz est Maître de conférence à l'Université de Savoie.

La géographie a besoin de géographes pour se développer. A la lumière de ce truisme, les départements de géographie ont donc besoin d'étudiants pour continuer de fonctionner et de former des personnes auxquelles la société aura recours pour leur compétence et leur savoir-faire. Or la tendance actuelle est à un fort recul du nombre d'inscrits dans la plupart des départements de géographie français. Que faire face à cette situation ?

A l'issue d'une inlassable campagne de liaison lycées-université, de prise de contact avec les enseignants du secondaire sur les deux départements savoyards, et ce de novembre à mars, de la participation à des dizaines de forums « du lycéen », « de l'orientation » ou « des métiers » (selon les établissements) et de réunions d'information à destination des classes de Terminale, nous avons pu mesurer (et ce depuis quelques années) l'ampleur du travail à accomplir pour que la discipline regagne la place qu'elle a perdue dans les formations universitaires. Certes, il semble difficile de lutter contre des tendances de fond : principalement la désaffection de l'université au profit des IUT, des filières classiques au profit de celles dites « professionnalisantes », des études courtes au profit des longues. Mais on peut, par un travail de terrain, remédier à une tendance inquiétante de répulsion à l'égard des sciences sociales en général, et de la géographie en particulier. Après la vague euphorique d'accès à l'université pour tous et d'attractivité de cette dernière dans les années 1970-1980, succède une phase de repli, largement entretenue par les médias. Le dénigrement de l'université et son incapacité supposée (ou effective) de professionnalisation, le reproche de laisser les étudiants « à l'abandon » poussent au choix d'autres filières. Après la période de cocagne viendrait donc celle des vaches maigres...

### **De la pub dans les lycées ? A quoi bon...**

Il est, dans ce passionnant métier d'enseignant-chercheur, des activités multiples pour lesquelles nous avons tous plus ou moins d'affinité et d'attachement. Et ce n'est pas la pesanteur exponentielle du système administratif et la démultiplication des tâches qui en résultent (et qui nous sont de plus en plus confiées) qui favorisent l'implication des enseignants-chercheurs dans des missions jusque-là quasiment inexistantes et trop souvent jugées secondaires. Il apparaît pourtant discutable (au strict point de vue de « l'enseignement », sans parler des tâches afférentes à la recherche) de consacrer plus de temps au remplissage de formulaires variés à la gestion informatique des salles, qu'à se préoccuper du public actuel (le suivi des étudiants, désormais gravé dans le marbre par le « Plan Licence »), passé (contacts avec les anciens étudiants entrés dans la vie active, permettant une observation des débouchés professionnels des géographes) ou futur (celles et ceux que nous aurons devant nous l'année suivante).

On peut pourtant difficilement regretter d'un côté les baisses d'effectifs et s'accorder sur l'urgence de la réaction, et de l'autre déclarer qu'il n'y a pas de temps disponible pour des interventions dans les établissements (sous-entendu, qu'il est mieux employé dans la rédaction d'articles, ou autres activités « utiles »). Car, pour dire les choses clairement : que « rapporte » ce genre d'actions dans une « carrière » universitaire ? Rien. A moins que la section 23 du C.N.U., nouvellement élue en 2007 et que nous interpellons ici, ne s'interroge sur la pertinence de ces actions visant à la reconnaissance, voire à l'identification de la géographie universitaire par le public lycéen... Il reste l'appel aux textes statutaires : le décret de 1984 dispose que la promotion de sa discipline figure dans les missions de tout enseignant-chercheur. Mais n'est-ce pas avant tout une question de prise de conscience ? La mobilisation n'en devient que plus urgente à l'heure du re-découpage du paysage universitaire français, et dans ce domaine chaque université jugera de ce qui lui semble bon et de ce dont elle a besoin. Car, dans l'absolu, une diminution des effectifs d'étudiants ne remet pas en cause, à la différence du privé, l'existence de son propre poste (mais la création de futurs) et la mission d'enseignant-chercheur qui nous est confiée, ce qui explique en partie le long désintérêt pour ces opérations.

### **Les lycées : l'autre univers de la géographie**

Le monde de l'enseignement supérieur a traditionnellement eu tendance à ignorer le secondaire et ses lycées. Certains universitaires n'avaient guère l'envie de retrouver, fût-ce pour un laps de temps fort bref (une communication sur la géographie à l'Université), un univers qu'ils avaient parfois eu du mal à quitter. Pour d'autres, pas de motifs particuliers justifiant de se rendre dans ces lieux méconnus. De plus, encore faut-il pour le faire avoir un relais sur place, un soutien de l'administration des établissements ou des enseignants d'histoire-géographie, ce qui n'est pas toujours évident. Mais nous devons pourtant nécessairement tenir compte d'une géographie enseignée à 90 % en lycée par des historiens de formation, dont une bonne partie a exécuté la géographie dans ses études. Sans jugement et généralisation hâtive, celle-ci est parfois présentée de telle sorte qu'elle ne donne guère envie aux lycéens de poursuivre dans cette voie. La baisse continue du nombre relatif de géographes lauréats du CAPES d'histoire-géographie ne fait qu'aggraver cette distorsion. Heureusement, la géographie passionne toujours une bonne part de ceux qui l'enseignent. D'où le rôle incontournable des universitaires géographes dans les concours, dans la préparation du CAPES et de l'Agrégation. D'où leur nécessaire engagement à convaincre les candidats de l'intérêt de la discipline et de celui de son enseignement, désormais adossé aux nouvelles technologies de l'information (*Google Earth* et *Géoportail*), à la réalisation cartographique et aux lectures de paysages. Il convient aussi de maintenir les liens avec ces enseignants que nous avons formés, pour leur permettre de suivre les évolutions de la discipline à l'Université. En retour, ces derniers constituent autant de relais de l'Université dans les établissements du secondaire.

### **Pour choisir la géo, encore faut-il la connaître...**

Car parlons clairement : si la géographie n'est pas en « crise » du point de vue du microcosme universitaire, grâce à une recherche renouvelée, inventive, stimulante, qui investit sans cesse de nouveaux champs et tend des passerelles vers d'autres disciplines, sa diffusion et sa (re)connaissance auprès du grand public est désastreuse, comme beaucoup d'autres champs universitaires d'ailleurs. Certes, il y a les *Cafés Géo*, le *Festival International de la Géographie* et toute autre manifestation de ce type visant à offrir au citoyen non initié le visage d'une géographie vivante, éclairée, dynamique... Mais la « vulgarisation » (mot qui en

dit long sur cette vision des choses...) est globalement négligée par les universitaires, et le chemin est encore long... Or, la lisibilité de notre discipline auprès du grand public est aussi un puissant levier pour convaincre de futurs étudiants. Dès lors, il est éloquent de mesurer combien les lycéens ignorent ce qu'est la géographie universitaire, car assez éloignée de celle qui leur est enseignée.

### **Je rêve d'un monde où les étudiants en géographie seraient nombreux...**

En recrutant dans les lycées, la filière géographie ne cherche pas forcément à se doter d'effectifs pléthoriques, comme ceux rencontrés en sports ou en droit. De plus, est-il utile d'avoir beaucoup d'étudiants, dont certains n'auront pas le niveau requis (du reste, le problème du niveau universitaire pose celui de tout le système éducatif, et ce depuis le primaire), dont d'autres se réorienteront suite à un mauvais choix ? « *Il ne nous faudrait que les bons étudiants* », entend-on parfois... Difficile à prévoir à l'avance, sachant de surcroît que la motivation, l'autonomie dans le travail comptent beaucoup dans les résultats. Or, ces qualités peuvent venir assez tard... Il nous appartient aussi dans ce cadre de développer les liens avec nos collègues de classes préparatoires, pour proposer la licence de géographie comme réorientation.

Il est à l'évidence improductif de privilégier la quantité à la qualité. En d'autres termes, face à des effectifs qui pourraient redevenir, comme jadis, consistants, d'aucuns pourraient privilégier une réduction du nombre d'étudiants, au nom d'un meilleur suivi de chacun d'entre eux, ou plus prosaïquement afin de réduire le temps consacré à la correction des copies. C'est pourtant sur une base estudiantine solide et étoffée que s'appuient les formations (à condition que les moyens suivent). Là où l'essentiel des étudiants s'orientaient vers les métiers de l'enseignement il y a vingt ans, la part croissante prise par les métiers de l'aménagement ou de l'environnement dans les débouchés des géographes, et donc leur dispersion dans divers masters et formations, conduit à privilégier des effectifs de licence suffisamment conséquents pour rendre les différentes filières pertinentes.

### **« Engagez-vous » qu'ils disaient...**

Le recrutement dans les lycées n'est pas non plus une fin qui se suffit à elle-même. Par ailleurs, il est évident que cette tâche peut parfois être fastidieuse, voire décourageante, car non immédiatement visible sur la courbe de croissance des effectifs. Vu le fragment disciplinaire qu'est la géographie au lycée, vu l'absence de débouchés immédiatement perceptibles dans les mentalités collectives (et notamment celles des jeunes concernés, si on ne leur présente pas), vu le rejet radical de la matière par certains d'entre eux, les interventions reviennent parfois à prêcher dans le désert. Pour autant, cela implique de ne pas se conduire en « pieds nickelés » du recrutement dans les lycées, en *Arche de Zoé* de l'adoption d'étudiants mus par l'appât du nombre et les crédits qui y sont associés.

L'objectif central reste de favoriser la réussite professionnelle de ces jeunes (même si on ne le fait pas à leur place, et encore moins contre leur volonté). Cela signifie que notre mission ne finit pas avec leur arrivée en première année, mais qu'elle commence alors. Et de notre capacité à les intégrer dans un système universitaire (dont chacun connaît les limites) dépend aussi leur probabilité d'y demeurer le plus longtemps possible et surtout - la durée n'étant pas toujours gage d'efficience - le plus « efficacement » possible (en termes d'épanouissement personnel et de réussite professionnelle, cela s'entend). Il importe alors de ne pas négliger les premiers mois d'une première année, trop souvent laissée aux enseignants moins

expérimentés, car jugée peu digne d'intérêt. C'est pourtant durant les TD, que l'on se rend compte des doutes, des interrogations, des difficultés disciplinaires, mais aussi de la réelle marge de progression des étudiants. En outre, c'est justement l'année où les étudiants « découvrent » une géographie (même si la géographie est une perpétuelle découverte...), bien différente dans ses méthodes et ses contenus de celle qu'ils avaient abordée jusqu'alors.

Derrière ces actions d'information dans les lycées, il faut bien se garder d'une éventuelle illusion de puissance que donneraient soudainement des effectifs étudiants regonflés. Tout regain est nécessairement fragile, provisoire, voire cyclique. Reste le sentiment de satisfaction d'œuvrer au service d'une discipline à part entière, progressivement reconnue comme telle, et non comme l'annexe pesante et imposée de l'histoire reine.

Lionel Laslaz

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)